


**PLANÈTE** | CHRONIQUE

PAR STÉPHANE FOU CART

## Des bienfaits des grands prédateurs

**D**imanche 10 mai au matin, dans une forêt non loin de Saint-Pierre-des-Jonquières (Seine-Maritime), une petite troupe s'affairait autour d'une louve prise dans un piège à renard. Les pompiers, les services vétérinaires de la protection civile, la direction départementale des territoires, les fonctionnaires de l'Office de protection de la biodiversité, des agriculteurs et quelques élus étaient là, et tout ce monde de s'interroger : que faire de l'animal ? Le tuer ? Le relâcher ? Le garder à vue en attendant on ne sait quoi ? Le préfet a finalement tranché, et opté pour la captivité – une décision juridiquement fragile, comme l'a détaillé ma collègue Perrine Mouterde, dans l'article qu'elle a consacré à cette histoire.

Les services déconcentrés de l'Etat devant un grand canidé capturé par erreur, c'est un peu une poule qui aurait trouvé une fourchette. L'animal est certes protégé, mais ce serait plus simple pour tout le monde qu'il ne soit tout simplement pas là, et l'arbitrage est compliqué. Cette situation est surtout le reflet des rapports de domination, de contrainte et d'entrave que les sociétés occidentales entretiennent avec la nature sauvage – et au pays de Descartes plus qu'ailleurs.

Cette relation au vivant est au cœur d'un autre événement survenu le même jour : le rapatriement des ressortissants français coincés à bord du *Hondius*, siège d'un foyer épidémique de hantavirus de l'espèce Andes. Il n'y a bien sûr aucun lien direct entre les deux événements, mais ils ne sont pas complètement étrangers l'un à l'autre : une abondante littérature documente en effet les bénéfices sanitaires que les sociétés humaines tirent de la présence de grands prédateurs dans leur environnement.

### Transmission des zoonoses

Le virus qui concentre l'attention ces jours-ci est par exemple transmis à l'homme par un petit rongeur, le rat pygmée de rizière à longue queue (*Oligoryzomys longicaudatus*), dont les populations sont contrôlées par plusieurs prédateurs, en particulier le guigna (*Leopardus guigna*). Or, ce petit félin voit ses populations décliner du fait de la déforestation et du braconnage. C'est l'un des nombreux mécanismes par lesquels peut s'élever la probabilité de transmission des zoonoses : avec la destruction et la fragmentation des habitats, des espèces réservoirs d'agents infectieux colonisent de nouveaux espaces et se rapprochent des humains tandis que leurs prédateurs déclinent et leur laissent le champ libre.

En 2018, une équipe conduite par l'écologue Christopher O'Bryan (université du Queensland) a publié dans *Nature Ecology and Evolution* une synthèse des connaissances sur les bénéfices que les humains tirent, sans le réaliser le moins du monde, de la présence de prédateurs dans leur environnement. En Inde, par exemple, les léopards de Bombay rédui-

### DANS LES ÉCOSYSTÈMES, LES GRANDS CARNIVORES PROVOQUENT DES EFFETS EN CASCADE

sent fortement la population de chiens errants porteurs de la rage et le bénéfice associé est de l'ordre d'une centaine de vies humaines épargnées chaque année dans l'agglomération.

Plus près de nous, la présence du renard roux – dont 600 000 sont tués chaque année en France, avec un acharnement et une cruauté qui ne laissent pas d'étonner – permet de contrôler les mulots qui ravagent les prairies et pourrait réduire le risque de la maladie de Lyme, en limitant la circulation des petits mammifères qui dispersent les tiques, vecteurs de cette pathologie. Par ailleurs, aux États-Unis, lorsque les chauves-souris disparaissent, les insecticides utilisés pour les remplacer font grimper la mortalité infantile.

Et le loup ? En 2021, dans les *Proceedings of the National Academy of Sciences*, Jennifer L. Raynor (université Wesleyenne) et ses collègues ont montré que le retour du loup dans un territoire y réduit d'un quart environ les collisions de véhicules avec les grands onguilés, ce qui diminue la mortalité routière et engendre « un bénéfice économique soixante-trois fois supérieur aux coûts de la prédation du loup sur le bétail ». Et il ne suffit pas de tuer plus de cerfs pour obtenir le même effet, car c'est le changement de leur comportement avec la présence d'un prédateur dans leur milieu qui limite leurs déplacements.

Il est impossible d'identifier tous les avantages tirés de la présence des grands carnivores. Dans les écosystèmes, ceux-ci provoquent des effets en cascade souvent difficiles à observer et, la plupart du temps, les chaînes de causalité sont impossibles à remonter. Quand nous tuons des loups, des renards ou d'autres animaux encombrants qui croquent quelques poules ou moutons, nous avons une idée précise des bénéfices que nous en tirons, mais aucune des bienfaits qui disparaissent avec eux.

Dans quelques rares situations, les données disponibles permettent de les chiffrer. C'est le cas, emblématique, de la disparition des vautours en Inde, après l'introduction, en 1994, d'un médicament vétérinaire en traitement du bétail, le diclofenac – ultratoxique pour ces oiseaux. En s'éteignant, ces charognards ont cessé de nettoyer des millions de carcasses. Outre les ressources en eau contaminées par les effluents de décomposition, les rats et les chiens errants, véhiculant toutes sortes de maladies, ont proliféré.

Le panorama le plus complet des conséquences sanitaires de la fin des vautours a été établi en 2024 dans *l'American Economic Review*, par Eyal Frank (université de Chicago) et Anant Sudarshan (université de Warwick) : l'excès de mortalité dans les zones où les vautours ont disparu est de l'ordre de 4 %, ce qui représente plus d'une centaine de milliers de morts par an, à l'échelle de l'Inde, entre 2000 et 2005. Sachant que ces rapaces ne se sont pas rétablis, et que le Népal et le Pakistan sont également concernés, les vies humaines perdues avec ces animaux se chiffrent en millions. ■

**CE HANTAVIRUS  
EST TRANSMIS  
À L'HOMME  
PAR UN PETIT  
RONGEUR DONT LES  
POPULATIONS SONT  
CONTRÔLÉES PAR  
DES PRÉDATEURS**